

David Le Breton est professeur de sociologie à l'université de Strasbourg, membre de l'Institut Universitaire de France. Auteur notamment de : *Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur* (Métailié), *Éloge de la marche* (Métailié) *Anthropologie du corps et modernité* (PUF), *Du silence* (Métailié), *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine* (Métailié), *Rire. Une anthropologie du rieur* (Métailié). Auteur avec Bernard Plossu de *Des millions d'années...* *La réserve géologique de Haute-Provence* (Yellow Now), de *De Buffalo Bill à Automo Bill* (Médiapop), de *À vélo* (Médiapop) et avec Françoise Nuñez de *Mu-Jô. Une invitation à Nara* (Yellow Now).

Bernard Plossu : Marcher la photographie

David Le Breton

Introduction



Autoportrait, Alpes, 2006

*L'histoire de tous, de chacun, toujours recommencée : marcher, marcher jour après jour sur la terre, défier la pesanteur et l'immobilité, arpenter les chemins du temps, du réel et du rêve, scruter la nuit et la lumière, prêter l'oreille aux dits du vent, aux paroles des autres, au sourd chant de la terre, aux clameurs de l'histoire, au bruit confus de son propre sang charriant tous les mystères, d'échos et de questions
(Sylvie Germain, *Éclats de sel*).*

L'œuvre de Bernard Plossu est à la source de cet ouvrage, elle me touche par la force de ses images et pour la philosophie qui la porte. Une photo isole une scène de l'immensité du monde, elle trace une limite de sens. Elle interroge les innombrables interprétations possibles que contient un paysage ou une scène de la vie courante. Tout choix est une élimination et donc un point de vue sur un monde insaisissable, ambivalent, changeant. Toute photographie est une facette qui semble mener au cœur du diamant, mais les centaines d'autres facettes portent la même aspiration. Chacune semble être dans le vrai. La photographie développe toujours une anthropologie, c'est-à-dire une vision du monde, une représentation, deux métaphores visuelles pour témoigner d'un réel que

la vue pourtant n'épuise jamais. Si la photographie est un usage privilégié du regard, elle ne s'y résout pas. Elle sollicite aussi les autres sens au moment de la prise et du tirage, et même l'expérience corporelle tout entière. Elle est toujours immergée dans une ambiance singulière, une relation affective à l'environnement. Elle cristallise tout un monde dans une image. Elle est une porte ouverte, un seuil, mais elle est aussi le tout de cet instant-là. Et les photos de Bernard Plossu donnent ce sentiment que tout un monde est là, non seulement une image, mais des strates sensorielles, une ambiance, une émotion... Elles ne transforment pas l'environnement ou l'objet en spectacle, elles plongent en leur sein, elles ne sont pas devant mais dedans. Ce sont des photographies par corps, et non seulement de l'œil.

Je ne suis pas un critique ou un spécialiste de l'histoire de la photographie, j'écris ce texte sur l'œuvre de Bernard Plossu au regard de ce qu'elle me donne à penser, ce qu'elle m'apporte de connaissances sur le monde. Ce livre est une marche commune, une balade à ses côtés où je dis comment je vois ses photographies, peut-être comment elles me voient elles-mêmes, comment elles m'atteignent. Ecrire en se laissant porter par le regard, sous l'empire de ses photos en essayant de comprendre ce qu'elles transforment en moi, les émotions qu'elles font naître, les rappels de mémoire. Ce n'est pas une biographie non plus, mais une conversation. Nous parlerons de voyage, d'amitié, de marche, de silence, d'un certain attachement à la solitude, à la contemplation. Au-delà de l'amitié,

une connivence nous relie, une manière de toucher le monde par l'image pour Bernard Plossu, et pour moi par l'écriture, l'un et l'autre dans un affût qui ne cherche jamais l'appropriation mais le témoignage, épouser les mouvements du réel plutôt que de les commander. « Je ne prétends pas dire ce que sont les choses, je raconte la sensation qu'elles me firent », écrit Stendhal dans *Rome, Naples et Florence*.

Les photos de Bernard Plossu donnent le sentiment d'un lieu ou d'une scène, d'un visage ou d'un objet, elles ne sont jamais dans la prétention de dire le vrai. Ni à mes yeux les sciences sociales, dont l'anthropologie, qui cherchent à comprendre et non pas à juger. C'est une autre connivence avec Bernard Plossu, ce refus de saturer une image de sens, de grandiloquence pour la forcer à témoigner. Ses photos prennent acte de l'inachèvement du monde, de son tremblé, de ses ambivalences. Aucun pathos. Nul choix méticuleux du cadrage, nulle pose, nul nettoyage des imperfections du monde lors du tirage, il prend parfois les fils électriques, les câbles, les pylônes, les panneaux de signalisation, les affiches publicitaires car ils sont là, confondus au paysage, à la rue, à la ville. Il saisit un air du temps, des visages, des attitudes, des gestes, des objets, des manières d'être... qui traduisent une époque, une sensibilité. C'est une autre anthropologie.

Bien entendu, il n'existe aucune vérité de l'œuvre d'un artiste à ce point multiple et singulier. Un peintre ou un cinéaste, y verrait sans doute autre chose. Non seulement

en tant que peintre ou cinéaste ou écrivain, mais aussi comme individu animé d'une sensibilité propre. Il y a mille Bernard Plossu car il aime brouiller les pistes, il n'est jamais là où on l'attend. Il faut le suivre en marcheur, avec sérénité, calme, observant l'environnement avec attention, sans relâche, lui qui ne laisse d'autres traces dans l'espace que des images.

Les années de formation

On ne sait rien au départ. On sait seulement que quelque chose va se produire. On sait que ça vient de commencer et que maintenant on ne peut plus rien y faire, ni tricher ; que l'on ne peut que suivre, comme lorsque pris dans la foule, on est poussé par elle
(Edmond Jabès, *Du désert au livre*).

« L'immensité est en nous » dit Bachelard dans sa *Poétique de l'espace* (1981). Le sens n'a pas de frontières, il s'étend n'importe où. Le voyageur sait qu'il n'est jamais prisonnier de sa personne ou de son histoire. Il se donne à un désir d'ailleurs pour se reconstruire, effectuer un détour pour maintenir ou retrouver le goût de vivre et une immersion propice au sein du lien social. Mais aussi pour ne jamais perdre la distance avec les lieux qui seule est propice à l'étonnement, au sentiment d'être vivant et au cœur de son existence, en prise sur les mouvements sans fin du monde. Toutes ces expériences impliquent de laisser derrière soi les conditions qui ont amenées à la difficulté d'être soi et parfois à une dissidence sociale en allant au-devant de la personne que l'on pourrait être. Ou simplement répondre à un appel, un goût de la solitude ou le désir de rejouer sa vie, là où nul ne vous connaît.